

## En mémoire de Yoshida Jô

C'est en pensant que Yoshida-san l'aurait apprécié comme un hommage amical, que je me permets de noter ici quelques souvenirs personnels, des années 1970 aux années 2000.

Années 1970 : Yoshida-san et ses condisciples étudiaient la littérature française à l'Université de Tokyo. Françoise Sakai-Bloch, qui y donnait ses cours, eut l'idée d'une rencontre entre quelques uns de ses étudiants et un jeune Français de passage au Japon, Yann Moulier-Boutang, à Karuizawa. C'est ainsi qu'une joyeuse bande s'installa tant bien que mal dans la maison de vacances. Ma sœur et moi étions lycéennes, et ces étudiants nous parlaient de tout comme si nous étions des leurs : nous sentions bien qu'ils nous hissaient à leur niveau, quel honneur ! De fait, ces deux jours à la montagne sont restés gravés dans ma mémoire, comme un avant-goût et une invitation à la vie des campus. Yoshida-san n'était ni le boute-en-train, ni le plus réservé, de ces camarades, il occupait plutôt une position intermédiaire, et centrale, souriant, aimable, au cœur des liens de confiance établis dans le groupe.

Années 1980 : retrouvailles à Paris, entre temps Yoshida-san était devenu l'un des meilleurs proustiens du monde, professeur à l'Université de Kyôto, et tête de pont des relations franco-japonaises ; entre temps j'avais terminé mes études, et avais embrassé aussi la carrière d'enseignant-chercheur, pour transmettre en France ce que j'avais appris et continuais d'apprendre de la littérature japonaise. Quelques dîners, des conversations, des conseils toujours marqués par la plus absolue des gentillesse, laquelle caractérise dans mon souvenir la personnalité de Yoshida-san. Nous avons refait le monde à plusieurs, avec d'autres « expatriés », je pense à l'écrivain francisant, francophone et francophile Tsuji Kunio. Nous nous sommes croisés à des colloques, et je me souviens d'un « *Ammari tsukarenai yô ni, karada dake wa ki o tsukete* » (« Ne te fatigue pas trop, en tout cas fais attention à ta santé »), parole que je lui renvoyais aussitôt, car il était alors déjà atteint par sa maladie.

Années 1990 : un certain été, Yoshida Jô et Noriko, séjournant à Paris, m'ont proposé de loger dans leur appartement à Kyôto. Je leur serai éternellement reconnaissante de cette générosité et de cette marque de confiance. C'est ainsi que durant plus d'un mois j'ai pu m'immerger dans leur quartier d'alors,

découvrir le Kyôto de tous les jours, loin de la vision touristique que j'en avais toujours eue en bonne Tokyoïte. Souvenirs inoubliables, longues balades dans la chaleur extrême, découvertes de lieux reculés et rares, et le plaisir de vivre dans un appartement familial, parce qu'encombré de livres français et japonais que j'ai parfois feuilletés. Il y avait là *Les métamorphoses* d'Ovide dans leur traduction japonaise, livre qui m'a fourni le précieux exergue d'une conférence sur la traduction qu'un autre ami m'avait demandée cet été-là.

Puis ce sont surtout des livres qui sont arrivés en France, régulièrement par la poste, des livres importants, sur l'analyse génétique des manuscrits de Proust, sur Proust et Ruskin, sur la névrose dans la littérature française (Balzac, Flaubert, Zola, Proust...), sans compter de très nombreuses traductions d'œuvres françaises en japonais, et ainsi de suite, comme une sorte de fil continu de la Recherche précisément, lorsqu'un travail d'une telle cohérence s'exerce avec autant de puissance et de régularité. Je n'ai qu'un mot : admiration, tandis que Yoshida-san continuait de combattre son mal, de veiller sur sa famille, d'accueillir avec chaleur les invités de France et d'ailleurs, d'animer les réseaux de littérature française un peu partout au Japon et ailleurs.

Admiration, encore une fois, pour cette figure majeure de la vie intellectuelle japonaise, dont l'humanité et le courage magnifiques constitueront pour toujours un modèle.

A Paris, le 30 mars 2006,

Cécile SAKAI

*Université Paris VII - Denis Diderot*